

Suite de la page 35

“L’Afrique m’inspire. C’est comme si j’étais ‘chez moi’...”

La notoriété est-elle compliquée à gérer, depuis votre rôle dans la série “Ennemi Public” ?

Non, la notoriété n’est pas du tout compliquée en Belgique. Elle existe six mois, le temps d’une série qui passe à la télé ou d’un film qui sort.

De quelle manière la série a-t-elle eu un impact sur votre carrière ?

Quand j’envoie un mail pour un projet, on me répond. Je dois moins batailler que quelqu’un d’autre, et je suis hyper reconnaissante. Mais je trouve qu’il y a un problème de *star system* en Belgique francophone. Cela a un côté positif, mais cela implique qu’il faille se battre davantage. Avez-vous déjà vu au JT du soir un acteur ou une actrice belge qui n’ait pas fait carrière en France ? Les choses sont trop cloisonnées aussi : faire du populaire n’est pas bien considéré. Or il y a tout à fait moyen d’être exigeant et populaire. D’offrir de la qualité qui plaît au grand public.

N’avez-vous jamais voulu tenter votre chance en France ?

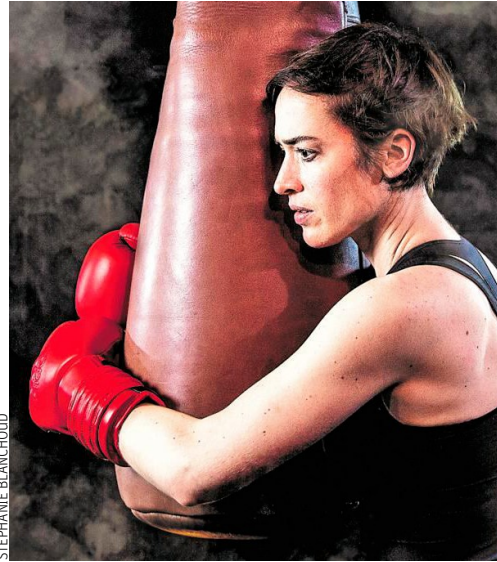
J’ai failli tenter le Conservatoire de Paris. Mais je n’ai pas présenté mon examen d’entrée. Je le regrette. Et si, demain, mon fils veut devenir acteur, je l’inciterai évidemment à partir. Cela dit, j’adore vivre ici, j’adore les amitiés que j’ai créées ici, les projets que j’ai construits. Les théâtres me font confiance. Ce que j’aime infiniment, c’est la simplicité des rapports. Mais j’ai aussi travaillé en France avec des artistes extraordinaires : en tournant avec Valeria Bruni, j’ai beaucoup appris. En faisant de la musique avec Benjamin Biolay, j’ai beaucoup appris. Mais, au niveau médiatique, on pourrait mettre un peu plus le focus sur les artistes belges francophones pour qu’ils soient valorisés, vus, entendus. En Flandre, ils sont très fiers de leurs artistes, ils les mettent en valeur.

Autre moment important de votre carrière : le film “La Ligne,” d’Ursula Meier. En quoi était-ce “une expérience artistique unique”, comme vous l’avez déclaré ?

Être dirigée par elle était vraiment extraordinaire. Elle est hyper exigeante mais elle met aussi les acteurs et actrices en confiance. C’est vraiment le bonheur d’être sur un plateau de cinéma avec elle. Et c’était formidable de passer d’une série à un long métrage. En série, tout va très vite, on a deux prises, douze séquences. Au cinéma, on fait vingt-deux prises et deux séquences. Mais j’aime autant tourner qu’être sur scène au théâtre. Je ne peux pas aller sur scène au théâtre si je n’y trouve pas du pur plaisir en revanche. Cela ne peut pas être un endroit de souffrance. Parfois, c’est le cas, et c’est dommage.

Et puis, il y a aussi la musique qui complète vos talents. Votre dernier album, “Au détour”, est assez mélancolique. L’êtes-vous ?

En tout cas, en musique, je n’arrive pas à trouver d’autres portes d’entrée que la mélancolie. Est-ce parce que, quand je prends ma guitare, il est plutôt 23 h que 8 h 30 du matin ? Je n’en sais rien. J’écoute pas mal de musique assez lente, c’est vrai, ou alors du rap anglais. La musique est entrée très tard dans ma vie, lorsque j’étais au Conservatoire, par les cours de chant avec Annette Saxe : une révélation, j’ai adoré chanter ! À partir de ce moment-là, je n’ai plus senti aucune limite, il me semblait que je pou-



STÉPHANIE BLANCHOU

“Avec la boxe, j’apprends l’ancrage.”

vais tout faire. Je n’avais peur de rien. J’avais comme une forme d’innocence ou d’immense plaisir à tout oser parce qu’en fait, d’un coup, c’était autorisé. C’était l’espace de liberté sans doute que j’attendais.

Vous avez réalisé votre premier album avec le musicien Jean-François Assy (Jeff)...

Pour bien dialoguer avec les musiciens, il m’a conseillé d’apprendre à jouer d’un instrument, j’ai appris la guitare, que j’adore. J’ai composé petit à petit. Les premiers concerts ont suivi. Sur le dernier album, *Au détour*, la plupart des compositions sont de Peter Van Dessel. Et les arrangements cordes de Jeff. La musique m’apporte beaucoup dans mon jeu d’actrice. Elle m’a appris le sens du rythme. Et puis, grâce à elle, on entre très vite en contact avec de grandes scènes : on peut chanter devant 200 ou 3 000 personnes quand on fait une première partie. J’aime aussi cette part d’inattendu dans les concerts. Dès que l’artistique devient scolaire, c’est la catastrophe pour moi. Parce que je recherche l’inverse : essayer, chercher. Sinon cela me rappelle trop l’école – même si j’étais très bonne élève.

Ce côté touche-à-tout, est-ce un atout ?

Au début, les gens me demandaient souvent : mais au fait, tu fais quoi, toi ? Tu joues ou tu fais de la musique ? Il a fallu du temps pour qu’ils comprennent, une dizaine d’années. Et puis tout le monde s’est calmé. En France, les actrices de cinéma sont heureuses quand elles passent des plateaux aux planches et quand elles se mettent à chanter ou danser. Aujourd’hui, alléluia, on y est enfin ! Meryl Streep, une des plus grandes actrices, vient du théâtre, et Cate Blanchett était directrice d’une école de théâtre. Il faut qu’en sortant d’une école, on puisse danser, jouer, chanter et être tout à fait à l’aise avec les trois.

Comment vous ressourcez-vous ?

En boxant, en passant du temps avec mon fils, en faisant de la musique, en écoutant de la musique, en marchant, en voyageant. En coupant avec le social lié à mon milieu. Et en me déconnectant de la 4G.

Qu’est-ce qui vous a construite ?

Mes parents d’abord. J’ai eu une petite enfance très joyeuse. Une grand-mère maternelle qui a beaucoup compté aussi, qui a été beaucoup là pour nous, à qui je dois beaucoup de mes souvenirs. Il y a aussi la littérature et les voyages. Mon premier sé-

jour en Afrique, a été un bouleversement pour moi. J’avais été invitée aux Jeux de la francophonie à Niamey : le plus beau concert de ma vie. C’était le bordel, le piano était désaccordé, il y avait 2 000 personnes dans un stade, tout le monde se levait, il y avait une espèce de joie malgré une pauvreté immense. J’ai décidé de rencontrer davantage ce continent, le Bénin, le Mali, le Niger, le Togo, l’Éthiopie, le Cap-Vert.

L’Afrique est-elle devenue source d’inspiration ?

Complètement. Ce sont aussi des endroits où le contraste est tel que de nouvelles idées jaillissent. Je souffre beaucoup de ne plus y avoir été depuis sept ans. Je n’ai pas de racines africaines et, pourtant, dès que je pose un pied là-bas, il se passe quelque chose que je ne peux pas expliquer. Comme si c’était “chez moi”. Il y a quelque chose qui me bouleverse.

En qui ou en quoi croyez-vous ?

Je crois qu’il y a toujours un moment où j’arrive à rebondir. Je peux tomber, mais j’ai confiance en quelque chose que je n’arrive pas bien à nommer. J’ai une vraie soif de vie et de découverte. Je crois aux énergies. Quand j’entre dans un lieu, je sens ce qui se passe autour de moi, avec les gens. Je devrais essayer d’apprendre à doser un peu plus.

Pensez-vous à la mort parfois ?

Oui, mais je n’ai pas peur de mourir. Je ne veux juste pas mourir trop tôt : mon fils n’a que 6 ans.

Qu’y a-t-il après la mort ?

J’ai l’impression qu’il y a une forme de réincarnation. J’espère. Parce que c’est compliqué la vie, le monde, il y a beaucoup de règles, d’injonctions. Pourquoi tout cela, si c’est pour que tout s’arrête ? Je crois surtout que la clé, c’est de rester curieux, en tout. C’est la chose essentielle que je veux transmettre à mon fils.

Êtes-vous une femme heureuse ?

Oui, je crois. Je me pose beaucoup de questions sur l’avenir, mais c’est dû à mon âge – j’ai 44 ans – et au fait que je suis maman. Que laisse-t-on ? Vers quoi va-t-on politiquement ? C’est très inquiétant. Le flux d’informations fait aussi qu’on est acculé dans tous les sens. Il faut se forcer à se déconnecter.

Épingle

Quelle est votre vertu préférée ? L’humour.

La qualité que vous préférez chez un homme ?

L’élégance.

Chez une femme ? Pareil.

Quel est votre principal défaut ? L’impulsivité.

Votre principale qualité ? L’honnêteté.

Quel est votre rêve de bonheur ? Un moment où tout est vraiment au présent.

Quel serait votre plus grand malheur ? Perdre mon enfant.

Quel est votre auteur préféré ? Emily Dickinson.

Votre compositeur préféré ? Bach.

Votre héros préféré dans la fiction ? Rocky.

Que détestez-vous par-dessus tout ? L’injustice.

Quel est le don que vous auriez aimé avoir ? Jouer du piano.

Comment aimeriez-vous mourir ? Dans mon sommeil.

Quelle est la faute, chez les autres, qui vous inspire le plus d’indulgence ? La maladresse.

Avez-vous une devise ou une phrase qui vous inspire ?

La grande phrase de Mohamed Ali : “Pour devenir un grand champion, vous devez croire que vous êtes le meilleur. Et si ce n’est pas le cas, faites semblant de l’être”.